Le train manque

Autor(en): **Théo**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 35 [i.e. 34]

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-225966

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

elles-mêmes l'on découvert, et plusieurs se cachaient dans la partie la plus épaisse du bois, comme honteuses d'apporter la civilisation sur cette plage primitive.

De l'eau, du sable, du gazon, de l'ombre, un « chez-soi » délicieux, une retraite enviable, il ne manquait, pour que rien ne jurât, que le vulgaire pique-nique ou le simple casse-croûte des grands, le suçotement d'une plaque de chocolat des petits, hors de la vue de la buvette ; mais... il faut des accommodements et certaines commodités !...

M. Gaillard.

CEUX DE 1865

Ils « 65 » ont formé une société de Lausanne et environs lors de leur cinquantième anniversaire; au demi-siècle, cela avait sa raison d'être, à plus juste titre que les sociétés de contemporains de 30 et 20 ans qui se forment aujourd'hui ; gageons que les «1933» vont bientôt se mettre en branle.

Notre section a pour membre d'honneur le roi d'Angleterre, lequel n'a sans doute pas encore été avisé de sa nomination, le comité craignant que Sa Majesté fasse les frais de transmettre une caisse de Dézaley aux camarades du canton de Vaud.

Parmi les membres actifs, il en est de grands, de courts, gras ou maigres. Presque tous ont arboré les poils blancs, à moins qu'ils ne soient pelés comme les vieux sacs militaires du temps de Napoléon Ier ; quelques-uns, cependant, ont moustaches et cheveux d'un si beau noir qu'ils font tache dans le groupe ; Doudin a vainement cherché à leur soutirer l'adresse de leur marchand de cosmétique. Tous sont orphelins, mais, certains ont encore leur belle-mère — s. v. p. ne souriez pas, attendez la fin de la phrase — et s'en félicitent.

La santé générale est bonne ; deux ou trois déclinent tout doucement et se plaignent : l'un devient sourd, un autre possède un foie et un estomac depuis 69 ans qui le gênent dès les quarante années de sa vie, les cardiaques dorment la tête au pôle nord et les pieds au pôle sud.

En général, les sociétés se maintiennent par le rajeunissement des cadres ; la nôtre fait exception : elle est destinée à sombrer dans le néant ! Combien nous attendent déjà dans l'autre monde ! Quand tous les bons seront partis, il restera un petit noyau, ceux qui ont eu des fonctions judiciaires demeureront les derniers ; s'en plaindront-ils, je ne le sais et en 1955 nous ouvrirons là-haut, entre deux nuages une petite lucarne: nous verrons Delaharpe ayant encore bon pied, bon œil et bonnes dents qui, enfin, cumulera les places de président, secrétaire et caissier de la société des contemporains de 1865 et gérera très sagement les centaines de mille que nous aurons laissés en caisse. A sa mort, le soleil se voilera et toute la population terrestre déménagera dans la planète Mars.

Sic transit gloria mundi ! *Julius.*

UNE RENCONTRE

Récit de chasse.

C'EST le matin, un frais matin d'automne. La lourde toison noire des sapins, la grêle ramure des hêtres dépouillés, l'étroite et longue bande de prés qui, entre les deux coteaux boisés, glisse à perte de vue jusqu'au bas de la vallée, sont délicatement poudrés d'une fine couche de gel. On n'aperçoit encore que les avant-coureurs du soleil, les grands nuages de pourpre intense qui montent à l'horizon, vers l'est, comme d'une invisible et puissante fournaise. La nature demeure toute pénétrée du doux et solennel recueillement de la nuit à peine dissipée. Un silence bienfaisant, une paix infinie.

Je suis posté à la Marnière, à la lisière de la forêt du Taureau. Le sillon blanc de la grand'route disparaît là-haut, dans les arbres, et, derrière moi, se traîne, sinueux et rapide, du côté de Pleigne. Un sentier tortueux, qui mène à Movelier, un chemin défoncé qui va je ne sais où, le rejoignent à l'endroit où mes compagnons m'ont laissé. J'attends et je rêve.

Mon fusil à l'épaule, car le gibier ne m'arrivera pas de sitôt, je pense moins aux émotions probables de la chasse, qu'à de vagues et chers souvenirs dont j'essaie de préciser la forme et le sens. Ils dansent devant moi, insaisissables et charmants ; je leur souris, je les appelle, ils me frôlent de leurs ailes et s'évanouissent...

— Ah !...

Sur la crête du Taureau un aboiement, l'aboiement douloureux et féroce du lancé. Et toute la meute suit, hurlante, affolée. Le vallon, délicieusement tranquille l'instant d'avant, s'emplit d'un vacarme infernal. J'ai un mouvement de dépit, et presque de colère. Mais il ne dure point. Le vieil instinct de cruauté qui sommeille en chacun de nous s'est éveillé. La chasse est poussée vers la Marnière. Attendons !

J'arme mon fusil, je le caresse du regard, et j'écoute, immobile, prêt à faire feu.

Mais non, les chiens s'éloignent. Fausse alerte! Ils sont déjà sur l'autre versant du Taureau et je n'entends plus rien. Cependant un bruit étrange s'élève, à quelque distance. C'est comme un grincement de roues qui se fondrait dans un lointain murmure de foule. Cela descend, toujours plus net, toujours plus mystérieux aussi, par la route, à travers la forêt.

Intrigué, je m'avance de quelques pas. Je recule presque aussitôt.

La tête d'un cheval se montre, entre les arbres. Sur un char de paysans, un cercueil dessine sa ligne sombre. Quelques hommes marchent derrière, le chapeau à la main, sans paroles, des villageois graves et tristes, qui accompagnent jusqu'à sa dernière demeure le père, le frère ou l'ami. Ils viennent de Mettemberg, sans doute ; ils se rendent à Movelier, par Pleigne, — deux grandes lieues de chemin pour enterrer leurs morts. Des femmes et des enfants surgissent ensuite, à la débandade. Mais d'où sort donc cette plainte obstinée, cette mélopée lugubre qui enveloppe le morne convoi ?

Au milieu des deux groupes, seule, une forme noire s'agite. Je distingue un visage inspiré, une bouche frémissante, des yeux de fièvre. Et, tout-à-coup, je revois les préfices des funérailles romaines, les *praeficae* de mes classiques. Une pleureuse! C'est bien une pleureuse, qui récite et psalmodie les prières du deuil, d'une voix monotone, perçante et dolente, sans arrêt et sans fin. De temps à autre, les femmes, à l'exemple du cœur antique, se mêlent aux lamentations. Et le cortège défile, pensif et gémissant, sous le soleil qui, dans le ciel d'un bleu féerique, se lève et resplendit.

Je m'assieds à l'écart, près d'un tronc moussu au coin de la haie où j'étais posté. Je me découvre, et, le fusil sur les genoux, je laisse passer la mort, moi qui m'apprêtais à la donner. Oh! certes, ma victime n'eût été qu'une de ces bêtes inoffensives qu'on tue sans remords. Avais-je le droit de lui prendre la vie ? Ne connaît-elle pas la suprême angoisse, l'horrible souffrance de la minute finale ? Je sentis mon esprit se troubler, mon cœur s'amollir...

Puérils scrupules peut-être, sensiblerie de poète! Réflexions banales, exagérations ridicules, qu'un membre de la Société protectrice des animaux jugerait par trop niaises ! Pour un chasseur, décidément... J'ai beau réagir contre l'accès de dégoût et de pitié auquel je m'abandonnais. Un haussement d'épaules, un sourire dédaigneux n'ont pas raison de ce réveil subit de la conscience. Non, je ne peux plus, je ne veux plus...

A ce moment, les chiens hurlèrent de nouveau, excités par l'interminable poursuite, grisés par l'approche de la victoire. Ils couraient sur moi. Leur proie allait déboucher, là... Là... Nerveusement, mes doigts se collent au fusil. Je me redresse. J'épaule...

Mais voici, là-bas, à Movelier, les cloches se mirent en branle. Elles chantaient pour celui qui dormirait près d'elles, à l'éternel bercement de leurs calmes harmonies. Le vent léger m'apportait leur sonnerie lente. Mon arme s'abaissa d'elle-même.

Un lièvre fila devant moi, à petits sauts fatigués et désespérés. La meute le serrait de près. Il rassemblait toutes ses forces et, d'un bond formidable, se précipita dans un buisson pour la dépister. J'aurais pu le saisir, en étendant le bras. Les chiens, déroutés, cherchèrent longtemsps, sans trouver. Ils se lassèrent et repartirent plus loin...

La tentation était forte pour un chasseur. J'hésitai, je l'avoue. Le lièvre me surveillait, d'un air craintif et résigné... Les cloches, au fond du val, chantaient toujours... Je m'enfuis...

— Vous n'avez rien vu ? me cria un de mes compagnons, qui venait, en courant, de mon côté.

— Non.

— Mais la chasse a dû vous arriver...

— Non.

— Ah !... Je ne comprends pas...

Un imperceptible froissement de branches dans la haie. Le lièvre détalait, sans que mon camarade s'en doutât.

— Je ne comprends pas...

Il ne comprit jamais, car j'eus soin de ne pas trahir mon secret, les quolibets étant un gibier dont je suis peu friand. Les gorges chaudes que l'on aurait faites sur moi, au « rapport » !...

Virgile Rossel.

FAIRE-PART A L'AMERICAINE

Le Médecin.

A la demande formelle des familles intéressées au mariage dont j'ai l'honneur de vous faire part, j'ai ausculté, sondé, analysé, désarticulé, disséqué et recousu mon neveu, Arthur *Bistouri,* bachelier-ès-sinapisme. Cet examen m'a amené au diagnostique suivant :

Le malade, âgé de vingt-cinq ans, de parents sains, ayant toutes ses dents et tout ce qu'il faut pour faire un parfait mari, est atteint d'une amouréthisie aigüe et compliquée d'un léger maboulisme. La maladie a son siège au cœur, avec transports intermittants au cerveau et autres parties sensibles de l'organisme.

Cette maladie a dû être contractée dans un cours de danse ou dans un match de tennis. Signes caractéristiques : le malade pousse des soupirs à fendre l'âme d'un préposé aux poursuites, tourne le blanc des yeux au ciel, fait des vers, pince la guitare et maigrit à vue d'œil.

Traitement à suivre : la seule chance de guérison, c'est d'administrer à ce malade, en une seule fois et sans tarder, une gentille femme dont l'âge serait plus près de vingt que de quarante et ayant au surplus, d'autres agréments, comme un petit avoir, par exemple.

Devant la gravité du cas, mon devoir d'oncle et de médecin m'oblige de prescrire :

— Mon neveu, Arthur *Bistouri,* doit épouser, dans les huit jours Mademoiselle Zéphirine *Bouchamiel,* élève du Pensionnat des Cœurs purs. Tout permet d'espérer que le malade trouvera l'ordonnance à son goût et que les effets du remède assureront une guérison durable.

Mon ordonnance, conforme au Codex matrimonial, sera préparée à la pharmacie de l'Etat-Civil, en présence des témoins. Elle sera affichée dans les communes intéressées.

Le médecin de la famille :

(p. c. c. *F. W.*) *Alcide Féniquet.*

LE TRAIN MANQUE

L'AUTRE jour, dans le hall d'une grande gare, un gendarme remarqua un jeune homme de condition évidemment modeste, mais qui arborait ce matin-là une redingote toute flamboyante et des bottines d'un vernis éblouissant. Ce jeune homme se promenait de long en large, agité, fébrile, comme un fauve dans une cage, et l'agent, pris d'un soupçon subit, s'approcha avec prudence du voyageur qui écumait.

— Pardon, monsieur, lui dit-il, vous me paraissez fort troublé, et si je pouvais vous servir en quelque chose...

— Me servir en quoi, monsieur l'agent ? Pouvez-vous me faire revenir ici le train de 8 heures 9 que j'ai raté parce qu'il est parti à 8 heures 8, le gueux !

— La chose me paraît peu vraisemblable...

Mais enfin, ce n'est pas le seul train de la journée...

— Oui, pour ce sacré pays où je vais, il y en a un autre qui part à 4 heures 4 de l'après-midi. Alors, vous comprenez que je suis f...

— Allons ! jeune homme, ne verbalisez pas ainsi... Si vous vous rendez à une fête de famille, il sera peut-être encore temps...

— A une fête de famille !... Elle est bien bonne !... Et les petits cadeaux dont j'ai plein mes poches ?...

— Eh bien ! vous les donnerez demain... Vos connaissances seront toujours bien contentes de votre attention.

— Mes connaissances !... bien contentes !... Je crois bien que vous vous payez de ma tête, et malgré votre uniforme et votre bâton... vous n'avez pas le droit...

— Ce que je vous en dis, c'est pour vous remonter. D'ailleurs, vous avez dû envoyer quelques télégrammes pour faire patienter...

— Des télégrammes, j'en ai déjà envoyé douze, un par cinq minutes... mais pour faire patienter, c'est pas possible !...

— Alors on se passera de vous, tout simplement...

— On se passera de moi ! En voilà une brute que cet agent, en voilà une brute !...

— Dites donc, jeune homme, je vous ai déjà dit de verbaliser autrement... sinon...

— C'est vrai, ça ! Vous ne voyez donc pas que je me rends à un mariage, à un mariage qui devait avoir lieu à midi... et que je n'arriverai qu'à six heures du soir... Pouvez-vous coller ça dans votre bobine ?...

— C'est vous que je vais coller, garde à vous!

— Mais nom de sort, vous ne comprenez pas encore que sans moi, à ce mariage-là, on ne pourra rien faire... parce que je suis le marié, et que j'ai le cœur meurtri, et que vous en avez une sacrée couche de bêtise noire !

— Ah ! c'est ainsi... eh bien, je vous arrête pour insulte à un agent du pouvoir... Suivez-moi !...

— Je veux bien et vous êtes un bon bougre... Comme ça je pourrai dire à Hortense et à sa mère que c'est de la faute à un gendarme si je ne suis pas parti !

Et notre jeune marié en expectative, redevenu beaucoup plus calme, suivit son gardien, le sourire aux lèvres. *Théo.*



LA VIGNE DU PASTEUR CAUCHE 2

Nouvelle.

C'étaient exactement les derniers mots de M. Belhomme. Cette coïncidence frappa le pasteur, qui répéta, les lèvres molles :

— Sans doute, on ne peut pourtant pas...

Il n'avait pas achevé sa phrase, qu'il entendit sa voix intérieure répliquer distinctement :

« Pourquoi pas ? Si le vin est une mauvaise chose, pourquoi ne détruirait-on pas la vigne ? Le Seigneur a dit : « Si ta main droite te fait tomber en tentation, coupe-la et jette-la loin de toi ! » Et il est plus difficile de couper sa main que d'arracher sa vigne ! »

— Il y a les nécessités de la vie ! ajouta-t-il en guise d'excuse.

Et il tâcha de se dire que notre Seigneur parlant volontiers par images, on ne pouvait prendre à la lettre tout son enseignement, et de penser à autre chose. Les soucis ne lui manquaient pas pour le distraire.

Peu de jours après, M. Cauche dit à sa femme :

— Nous pourrions aller voir comment va la vigne. Il a fait un bon temps, les raisins mûrissent, nous trouverons peut-être quelques grappes pour les petits. Veux-tu venir avec ton panier ?

Mme Cauche était toujours occupée à mille petites besognes qui dévoraient ses journées : elle ne sortait guère de chez elle que le dimanche, pour aller au temple, et ne se promenait jamais pour son plaisir. Bien qu'elle en eût envie, elle refusa d'accompagner son mari, qui prit le panier et se mit en chemin.

Comme il traversa le village, il rencontra un groupe de paysans qui le saluèrent. Quand il eut passé, l'un d'entre eux dit aux autres :

— Voilà le pasteur qui s'en va voir sa vigne !

M. Cauche l'entendit et crut deviner que des ricanements suivaient cette observation. Il eut l'idée de se retourner, mais il n'osa pas. Il se réjouissait en songeant au plaisir de ses enfants, quand il leur rapporterait des raisins : sa joie s'évanouit ; et ce fut la tête basse et le front assombri qu'après avoir suivi un moment la grande route, il s'engagea sur les sentiers qui circulent entre les vignes. Justement, le garde-champêtre se trouvait par là, guettant les maraudeurs. Il surgit du sol, comme un diable qui sort d'une boîte, — et il ressemblait bien un peu à un diable, avec son nez rouge, sa barbe grise et ses yeux méchants :

— Ah ! c'est, monsieur le pasteur ! Vous allez voir votre vigne ?

— Oui, mon ami, je vais voir ma vigne.

— « Il » sera fameux, cette année, si le temps continue... Et il y en aura... il y en aura...

Et le garde-champêtre fit claquer sa langue contre son palais, comme s'il dégustait déjà quelque « fine goutte ».

En effet, le temps était chaud comme en juillet et radieux. A l'occident, le soleil descendait en rougeoyant, derrière les lignes du Jura, dont la grande ombre noire envahissait la plaine. De ci de là, ses rayons obliques allumaient la tôle de quelques clochers épars parmi les vignes. Plus bas, la magnificence du lac se recueillait pour le soir, d'un bleu qui reflétait les profondeurs du ciel. Les glaciers des Alpes s'embrasaient de flammes vermeilles, tandis que des vapeurs transparentes voilaient doucement la côte de Savoie et se dissipaient le long des montagnes. Il y avait une merveilleuse harmonie dans ce paysage. Les moindres détails en semblaient choisis pour célébrer la perfection du Créateur. Les choses accordaient leurs beautés comme des instruments pour entonner l'hymne paisible de la nuit.

« Où donc y aurait-il là place pour le mal ? songea le pasteur en revenant d'instinct à ses préoccupations ; et comment croire que le Seigneur ait créé qui ne soit pour notre bien ? Il a donné ce tableau magnifique pour élever nos âmes : si la vigne était mauvaise, en aurait-il garni ces côteaux ? En toutes choses l'abus seul est nuisible. Si l'usage modéré du vin était condamnable, comment expliquer le miracle des noces de Cana ?... »

Mais tout en raisonnant ainsi pour pouvoir jouir en paix de sa petite vigne d'où la vue était si belle, M. Cauche songeait aux ravages de l'alcool, qui sème dans les familles la discorde et la misère, remplit les hospices, peuple les prisons, menace jusqu'à l'avenir de la race. Les images qu'il évoquait mêlaient leurs ombres tristes aux teintes du crépuscule. Et il en vint à se dire, qu'en cette année où la récolte de la Côte s'annonçait si belle, si Notre Seigneur fût venu pour une noce dans un de ces villages éparpillés dans les vignes, il aurait peut-être bien fait un miracle inverse et changé le vin en eau dans les bouteilles poussiéreuses...

En réfléchissant ainsi, M. Cauche arriva dans sa vigne. Aussitôt elle lui parut plus belle que les autres, et il sentit qu'il l'aimait violemment ; car cette beauté féconde, jeune, souriante, elle la devait au travail de son père, si vivant dans son souvenir, de son grand-père qu'il se rappelait encore, de son arrière-gand-père qu'il n'avait jamais connu, de toute la lignée des ancêtres ignorés. C'étaient eux qui avaient peiné autour des ceps noueux, lutté pied à pied contre les maladies, réparé selon la saison les dégâts du gel ou ceux de la grêle, et perpétué ainsi de génération en génération une œuvre lente et durable. La vigne appartenait à tous ces morts dont elle avait bu les sueurs. Lui-même, dans son enfance, n'aidait-il pas les Savoyardes à l'effeuiller ? Plus tard, pendant les vacances universitaires, il vendangeait gaîment avec ses frères : et même en cette occasion, il oublia plus d'une fois la théologie pour « remoller » les belles filles, qui oubliaient exprès des grappes à bien des souches. Chaque fois qu'il rentrait au foyer, son père se mettait à lui parler de la vigne comme on parle d'une personne très chère, un peu faiblotte, dont la santé inquiète les siens. Qu'il eût été content, le vieux vigneron, de la voir si bien portante, chargée de véritables grappes de Chanaan, lourdes et déjà blondes ! Ses petits yeux vifs auraient pétillé d'aise sous les broussailles de ses sourcils grisonnants ; et, caressant de sa main hâlée et calleuse les poils rêches de son menton mal rasé, il eût poussé l'exclamation dont il usait dans les moments favorables :

— Oh ! bien pour cette fois !...

En évoquant la figure du vieil homme laborieux, et le bon accent chantant de la voix qu'il n'entendrait plus, le pasteur s'attendrit et songea:

« Il y a sur cette vigne comme une bénédiction... Cela réconforte rien que de la voir.... Non, décidément, nous ne devons mépriser aucun des biens que Dieu nous donne !...

Et il se mit à choisir les grappes les plus mûres dont il remplit son panier.

Comme il traversait de nouveau le village avec son panier, M. Cauche entendit un bruit de disputes. Et il vit le charron Jean Tribolet qui, saoul, comme une grive, menaçait sa femme, battait son gamin, criait comme un sourd et jurait comme un sacripant. Quelques voisins suivaient d'un œil distrait une scène trop habituelle pour les intéresser beaucoup, en se disant entr'eux :

— Voilà cet animal de Tribolet qui a sa fédérale !... Ça n'est pas la première, ce ne sera pas la dernière... Tous les mômiers de la Croix-Bleue y perdraient leur latin !...

Le charron, sanguin, trapu, avec une grande barbe fauve et des yeux injectés d'ivrogne, se démenait en vrai possédé. Pourtant, M. Cauche s'approcha de lui et l'interpella en le tutoyant, car il était de ses anciens camarades.

— Voyons, Jean, qu'est-ce que tu fais ?... Tu n'y penses pas !... Tu tapes comme sur une enclume, et c'est fragile, les enfants !...

Tribolet, pendant que sa femme profitait de la diversion pour s'enfuir avec le bouèbe, se retourna en répondant :

— Toi, d'abord, mêle-toi voir de ce qui te regarde, hein !

Sans se laisser effrayer par les yeux ensanglantés du charron, M. Cauche poursuivit :

— Je ne peux me taire quand je vois un homme abuser à ce point de sa force contre son enfant ! Je te rappelle au sentiment du devoir !

(A suivre). *Edouard Rod.*

Façon de parler. — Ton papa dort-il, Marguerite ?
— Les yeux oui, maman, mais pas son nez.

POMPES FUNEBRES NOUVELLES
PL. CENTRALE 1 LAUSANNE
TÉLÉPH. 23.868/23.869
TOUTES FOURNITURES
FORMALITÉS-TRANSPORTS
MAISON VAUDOISE HORS-TRUST
FABRIQUE DE CERCUEILS

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand Tél. 34.366 Lausanne
Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums.
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Bien des Bitters
Vous sont offerts ;
Le meilleur est
Le « DIABLERETS »

Pour la rédaction : J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.